

MARCO CICHINI  
ET CRISTINA FERREIRA

## Tourner la page

« Il y avait autrefois, bien avant le Christ, une espèce d'oiseau stupide appelé le Phénix. Tous les cent ans, il dressait un bûcher et s'y immolait. Mais chaque fois qu'il se brûlait, il resurgissait de ses cendres, renaissait à la vie. Et on dirait que nous sommes en train d'en faire autant, sans arrêt, mais avec un méchant avantage sur le phénix. Nous avons conscience de l'énorme bêtise que nous venons de faire. Conscience de toutes les bêtises que nous avons faites durant un millier d'années, et tant que nous en aurons conscience et qu'il y aura autour de nous de quoi nous les rappeler, nous cesserons un jour de dresser ces maudits bûchers funéraires pour nous jeter dedans. À chaque génération, nous trouvons un peu plus de monde qui se souvient. »

R. Bradbury, *Fahrenheit 451* [1953], 1995.

Entre vos mains, vous tenez le dix-septième et dernier numéro de la revue *Carnets de bord*. Après dix ans d'activité, le comité de rédaction a décidé de cesser la publication de cette revue de sciences humaines qui avait conquis peu à peu une modeste notoriété dans le monde difficile des revues scientifiques. Pour ceux qui accompagnaient cette aventure éditoriale de leur présence et de leur soutien bienveillant, il ne s'agit pas d'une surprise. Ni coup de gueule, ni coup de théâtre, la décision a été mûrement examinée au cours des deux dernières années durant lesquelles la plupart des réunions de rédaction ont été consacrées, parfois jusque tard dans la nuit, à essayer de comprendre la fatigue et la démotivation qui nous ont gagnés. L'exigence de réflexivité que nous appelions de nos vœux dans les pratiques de recherche et d'écriture, et qui était à l'origine de notre projet, invitait à une telle auto-analyse, non par nombrilisme, mais par volonté de mieux rendre raison des conditions d'existence et de production d'une revue de sciences humaines. En écho à ces réflexions, nous souhaitons faire de cet ultime numéro un lieu où interroger le monde si particulier des revues scientifiques.

Auteurs reconnus ou totalement novices, éditeurs de revue, maisons d'édition, directeurs de recherche, administrateurs, responsables d'université, bailleurs de fonds, ministres de la recherche ou encore diffuseurs, libraires, bibliothécaires sont autant de figures du monde de la production scientifique que nous avons rencontrées durant notre parcours et avec lesquelles nous avons cherché à donner sens au projet éditorial qui était le nôtre. Dès le départ, considérant que le pluralisme de l'espace éditorial était salubre, nous avons souhaité créer une revue proposant des espaces d'écriture alternatifs pour les chercheurs. Encore faut-il savoir aujourd'hui se positionner clairement vis-à-vis des critères qui classent et déclassent les revues, pouvoir convaincre des auteurs de consacrer de leur temps à une revue peu soucieuse de calculer son *impact factor*, voire être en mesure de déstabiliser ce genre de stratégies par une résistance collective organisée. La confrontation aux effets réels de ces mécanismes a été relativement tardive, mais terriblement désarmante. Se battre pour asseoir la légitimité de la revue et trouver du financement, tout en continuant à nous investir dans la lecture des articles, à suivre de près bon nombre d'auteurs, à organiser des séminaires d'étude et des débats publics, nous semblait dans l'ordre des choses. Lutter contre les arguments et les stratégies du gouvernement managérial nous a semblé déroutant et plus difficilement surmontable, dès lors qu'ils émanaient non seulement des institutions, mais qu'ils caractérisaient *de facto* les options prises par les chercheurs eux-mêmes. Autrement dit, au moment où la revue nous semblait en voie de stabilisation financière et éditoriale, la combativité nous a manqué face à des évolutions institutionnelles qui disqualifiaient d'emblée notre projet, et qui de surcroît ne nous laissaient pas indemnes, nous-mêmes, en tant que chercheurs.

Prise collectivement, la décision d'arrêter la revue n'est pas que la somme des raisons particulières à chacun des membres de la rédaction. La fin de la revue n'est donc pas imputable à un facteur unique, ni à des acteurs singuliers, mais à un contexte plus général dont il convient de tenir compte pour analyser les contraintes concrètes qui pèsent sur le monde éditorial. Dix ans de vie pour une revue, est-ce beaucoup, est-ce peu ? À l'aune de la longévité de certaines publications périodiques bien établies dans leur discipline et désormais centenaires, notre revue disparaît dans sa prime jeunesse. À l'aune des prédictions pessimistes de certains des interlocuteurs institutionnels qui ont évalué le projet à son lancement, les 170 articles que nous avons publiés ne sont pas rien. Quoi qu'il en soit de l'évaluation comptable de *Carnets de bord*, sujette à bien des interprétations, l'expérience vécue de cette aventure éditoriale nous a suffisamment renseignés sur les métamorphoses en cours dans le domaine des sciences humaines et convaincus de leurs effets délé-tères. Comme chacun sait, durant la décennie écoulée qui a fait et défit cette revue, la culture managériale est entrée de plain-pied dans le champ académique pour en bouleverser bon nombre de présupposés. Placées aux avant-postes de la recherche comme un lieu de validation des travaux scientifiques, mais aussi comme un espace de construction symbolique de la carrière académique, les revues sont un observatoire particulièrement fécond des nouvelles contraintes institutionnelles et des incorporations qui en découlent chez les chercheurs. Pour ceux et celles qui font vivre ces projets éditoriaux en s'y investissant souvent bénévolement, l'observatoire se mue d'ailleurs parfois en miroir de leurs propres pratiques de recherche, d'écriture et questionne inévitablement leur propre position dans le champ académique.

Face à la complexité et à la pluralité des enjeux que soulevait la fin d'une revue de sciences humaines et sociales, il nous a semblé nécessaire de porter nos doutes et nos questionnements dans l'espace public. C'est pourquoi, à l'invitation d'André Ducret, nous avons organisé en décembre 2010 un séminaire dans le cadre du Programme doctoral romand en Sociologie : *Publier en sciences sociales : auteurs, éditeurs et revues au travail*. Avec ce séminaire, l'intention était de suivre les trajectoires des textes destinés à la publication moins du point de vue de la fabrication proprement scientifique (le travail de recherche et d'écriture) que du point de vue des pratiques inhérentes à l'évaluation, à la sélection, à la commercialisation, à la traduction et à la divulgation. Le présent numéro de la revue vise à prolonger une partie des travaux et des discussions présentés lors de ce séminaire<sup>1</sup>. Il permet d'éclairer sous des angles d'approche divers et par des textes de nature différente pourquoi disparaît aujourd'hui une revue de sciences humaines et sociales.

Après un bilan général sur les dix ans d'activité éditoriale, qui revient sur la genèse du projet, sur sa mise en route et sur les coulisses de la fabrication de la revue,

Pierre Verdrager livre un témoignage personnel sur « ce que *Carnets de bord* [lui] a appris ». Loin de l'ego document, son texte propose de penser le parcours d'un sociologue au prisme de sa participation à la vie d'une revue, d'abord en tant qu'auteur puis en qualité de membre de la rédaction. Nous publions ensuite in extenso les propos qui se sont tenus lors de la table ronde organisée dans le cadre du séminaire *Publier en sciences sociales*. Réunissant six représentants de revues de sciences humaines et sociales, provenant de France et de Suisse romande, cette rencontre a permis de confronter les expériences éditoriales de chacune des revues et d'interroger les effets tangibles des lois comptables du marché universitaire – et notamment les fameux *rankings* promus par la gouvernance managériale – sur leur fonctionnement quotidien. Introduite dans le monde des revues en objet de débat depuis quelques années, la question des classements des revues et des instruments de mesure de la production scientifique est ensuite abordée de front dans l'article de David Pontille et Didier Torny. Au-delà de la critique de principe des classements des revues, ils montrent, grâce à une analyse comparative de différents pays et continents, les logiques qui les sous-tendent, leur mode opératoire et, finalement, les tensions qui règnent dans le petit monde de l'évaluation scientifique. L'article de Martin Benninghoff, qui analyse la fabrique du chercheur-entrepreneur, clôt le numéro. Il y montre combien la construction des carrières individuelles académiques obéit à des critères de productivité dont l'un des principaux est l'intensification des publications dans des « revues qui comptent ». Si l'attente de cette productivité n'est pas nouvelle en soi, il en va autrement du formatage quantitatif de la présentation de soi dans les *curriculum vitae* ainsi que dans les grilles d'évaluation des performances établies lors des procédures de recrutement et de promotion. Jugées à partir d'indices numériques de quantification, les activités scientifiques des chercheurs peinent de plus en plus à être considérées à partir de leur contenu, soit la substance même de la recherche.

Un dernier mot encore. *Carnets de bord*, avant d'intituler une revue, a désigné une démarche qu'explicitait l'éditorial du premier numéro : stimuler l'« envie de dévoilement », donner du crédit à « l'état émergent d'une pensée et d'une écriture », faire entendre « les notes réflexives autour de questions institutionnelles, autour de problèmes théoriques, ou autour d'un ouvrage lu et apprécié »<sup>3</sup>. Face aux contraintes éditoriales qui nous ont parfois pesé – la plus évidente a été la plus difficile

1. Ce séminaire a pu également compter sur les interventions stimulantes de Jean-Yves Mollier, historien spécialiste du monde du livre et de l'édition, et de représentants de maisons d'édition réunis autour d'une table ronde animée par Pierre Verdrager : *Antipodes, Seismo, Georg Éditeur* et les *Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme*.

2. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°55-4bis, 2008 ; *Revue européenne des sciences sociales*, XLVI-141, 2008 ; *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, 2009 ; *Cités*, n° 37, 2009.

3. *Carnets de bord*, n° 1, 2001 : 1.

à subir, soit la périodicité tyrannique des parutions –, le programme n'a sans doute pas toujours été appliqué avec rigueur. Mais *Carnets de bord* a aussi été et reste une association, vivante et généreuse, qui a cherché à tisser des liens d'amitiés intellectuelles entre ses nombreux membres. La vie associative a permis de prolonger dans des espaces de plus grande liberté d'expression, comme les journées d'études, ou dans la cité, ces mêmes ambitions de dévoilement, de mise en commun des questionnements et des doutes. Gageons que cet état d'esprit, qui a réuni bien des chercheurs par-delà la nécessité de rentabiliser un quelconque investissement intellectuel, trouvera à se perpétuer et à essaimer. Quant à ceux et celles qui nous ont soutenus et qui ont partagé notre aventure, nous leur disons simplement merci.

Marco Cicchini  
Marco.Cicchini@unige.ch

Cristina Ferreira  
Cristina.Ferreira@hesge.ch